

« **ici** »

.....
Séverine Viret

«ici» se propose de raconter quelques histoires de la vie quotidienne. Cette suite de récits s'articule en chapitres, chacun portant le nom d'un personnage. Chercher ce dernier serait cependant une erreur, car s'il semble présent, il est physiquement et verbalement absent. En effet, dans le chapitre qui lui est consacré, il n'a pas droit à la parole. Ce sont les autres qui parlent de lui, pour lui. Dans un autre récit, au détour d'un autre dialogue, il pourra s'exprimer, peut-être même se défendre, se justifier, donner sa version des événements.

Ces récits sont conçus comme des chroniques qui, en se croisant et en se confrontant, vont peu à peu permettre au lecteur de reconstituer un ensemble de faits, d'événements grands et petits. La trame fictive qui s'élabore au fil des chapitres n'est pas linéaire. Il s'agit au contraire d'une tentative de rendre compte de la complexité d'un monde de manière plurielle. C'est, nous le pensons, particulièrement manifeste à travers les personnages, ceux-ci étant abordés sous des angles variés, des points de vue subjectifs, voire des avis contradictoires. Nous présentons ici le deuxième chapitre.

S. V.

chapitre deuxième : Jacques Heger

– Allô! Berthe Cédelle à l'appareil.

– ...

– Bonjour madame.

– ...

– Oh! Monsieur Heger, excusez-moi! Je suis vraiment confuse!

– ...

– C'est entendu, je passerai vendredi dans la matinée. Je vous remercie infiniment de votre appel. Et excusez-moi encore!

– ...

– Merci, à vous aussi. Au revoir Monsieur Heger.

Berthe Cédelle pensa, ça y est, je me suis encore trompée. Pourtant je sais bien qu'il a une voix de femme. Elle retourna dans la cuisine où l'attendait Jeanne Henri qui, bien que nettement plus jeune, était cependant son amie.

– Qu'est-ce que tu as, tu es toute rouge, demanda Jeanne.

– Suis-je bête, s'exclama Berthe. Ce n'est pas possible d'être aussi stupide!

– Enfin que se passe-t-il, s'impatienta Jeanne.

– C'était Heger, le banquier, expliqua Berthe. Tu sais que je veux mettre mes affaires en ordre. Depuis la mort de Félix, j'y pense encore plus qu'avant. J'ai donc pris rendez-vous avec lui la semaine passée. Nous avons discuté et il devait me rappeler quand les documents seraient prêts. Le téléphone sonne, je décroche et j'entends une voix qui me dit bonjour madame Cédelle et puis quelque chose que je n'ai pas compris, parce qu'il parle assez vite. Et le plus naturellement du monde, je lui réponds bonjour madame. Tu te rends compte, bonjour madame!

– Et qu'est-ce qu'il a dit, demanda Jeanne qui avait attrapé le fou rire.

– Il a rigolé, comme toi. Heureusement. Dieu merci je ne l'avais pas en face de moi.

– Si cela avait été le cas, tu ne lui aurais pas dit bonjour madame!

– Évidemment, mais c'est tout de même très gênant.

– Ne t'inquiète pas. Non seulement le ridicule ne tue pas, mais tu n'es certainement pas la première à faire cette gaffe. Il doit avoir l'habitude. En cette période préélectorale, il n'a pas intérêt à se vexer. On raconte qu'il se verrait bien syndic.

– Il faut bien que certains s'engagent dans la politique. Comme il est seul maintenant, il a du temps.

– Pauvre Antoinette, soupira Jeanne. C'est quand même bien triste de mourir si jeune.

Antoinette Heger née Croizat, était décédée d'une méningite foudroyante à l'âge de vingt-huit ans. On avait beaucoup jaser sur leur couple, car Antoinette était fille unique et riche. Les mauvaises langues prétendaient que Jacques Heger l'avait épousée pour sa fortune qui était plus coquette que sa figure. Ce décès aurait été providentiel pour lui. D'autres comme André Desorts, jardinier de la ville et préposé à l'entretien des tombes du cimetière, étaient plus nuancés. Il avait lui aussi été choqué qu'une femme aussi jeune, apparemment en bonne santé, décède si rapidement. Il se souvenait bien de l'enterrement et avait vu que ce jour-là, Heger était vraiment choqué. Son chagrin n'était pas feint. Ce fut même peut-être la seule fois où André eut l'impression qu'il était sincère. Il ne jouait pas son rôle habituel de banquier ou de politicien et ça le rendait presque touchant. Pathétique oui, rétorquaient quelques vipères. La preuve ? Il avait distribué des pourboires après la cérémonie. Ces réflexions avaient l'art de mettre André, d'un tempérament pourtant calme, hors de lui. D'une part, il était le seul à avoir reçu de l'argent à la sortie du cimetière, et d'autre part, cet argent glissé dans une enveloppe, une somme assez importante, était un don destiné au fleurissement de la tombe du souvenir. Même si André n'apprécie guère Heger, il n'admet pas que quelqu'un se permette de douter d'un chagrin qui, André en est certain, fut bien réel et subsiste peut-être après ces années de deuil. Neuf ans déjà. Du reste, il ne s'est jamais remarié, même si la rumeur lui prête quelques aventures et observe qu'il passe de plus en plus de temps au Café de la Gare où travaille une certaine Marilynne Baloché, serveuse de son état et plutôt jolie.

– C'est un salaud, déclara Arlette Picoche qui, ayant congé ce jour-là, buvait un thé à la menthe en compagnie de Jean Croisille. D'ailleurs je suis sûre qu'il est pour quelque chose dans la mort de sa femme. Un magot pareil, tu penses ! Il voulait le mettre à l'abri avant que son Antoinette ait tout dépensé. Faut dire qu'elle était sur la bonne voie la demoiselle. Quand on est née dans la dentelle et qu'on a de l'or qui coule du biberon, on ne se refuse rien, c'est sûr.

– Voilà notre Arlette, ironisa Jean Croisille, toujours à parler d'argent, celui des autres en particulier. Tu devrais t'inscrire au Parti.

– Mais qu'est-ce que tu crois ? J'ai ma carte depuis longtemps !

– C'est vrai, j'oubliais que c'est la condition pour avoir un trois pièces à la Cité.

– Ce que tu peux être mesquin. Ce n'est pas très catholique pour un pasteur.

Jean pensa qu'Arlette a souvent des formules alambiquées, mais il s'abstint de tout commentaire. Ce ne serait pas très sportif de la provoquer sur un terrain où elle n'est pas à l'aise.

– D’abord, je te signale que j’ai adhéré au Parti longtemps avant d’habiter la Cité.

– Ne te fâche pas, je voulais juste te taquiner un peu. Je sais bien que tu n’es pas une profiteuse.

– Alors ça, certainement pas! Pas comme Heger tiens!

– Tu ne veux pas le laisser un peu tranquille? Le pauvre doit avoir les oreilles qui sonnent!

– Je ne comprends pas. Comment, toi, un homme d’église, peux-tu dire du bien d’un type pareil.

– Mais je ne le défends pas, figure-toi. Je ne l’apprécie pas particulièrement, mais enfin, je dois tout de même reconnaître qu’il se bat pour la région. La salle polyvalente, par exemple...

– Nous y voilà! Toujours la même rengaine: il fait TAAAAANNNT pour la région. Tu ne vois donc pas qu’il ne s’oublie jamais! La salle polyvalente justement, et bien parlons-en! D’abord il n’est qu’un membre parmi d’autres de la commission pour l’amélioration des infrastructures.

– Si mes renseignements sont exacts, il en est même le président, objecta Jean.

– D’accord, et en tant que tel, qu’est-ce qu’il fait, hein? Il adjuge tous les travaux à ses petits copains de la construction.

– Mais c’est bien que les gens de la région aient le travail. Tu ne voudrais quand même pas qu’on aille jusqu’à la Ville pour chercher un maçon! Je rappelle à la syndicaliste que tu es que les commandes assurent les emplois et que si les entreprises locales ont le contrat, cela fait du travail pour la région, donc des impôts pour la commune qui peut, accessoirement, payer une partie de cette salle.

– Je ne discute pas de ça, je te parle d’Heger et de sa façon de favoriser certaines personnes. C’est un magouilleur. Lui, soit tu marches avec et il s’active pour que tu aies du boulot, soit tu n’es pas dans ses bons papiers et dans ce cas, il ne lève pas le plus petit bout du doigt pour toi. Pour ne pas dire qu’il essaie carrément de te couler.

Jean tenta encore d’argumenter qu’Heger n’a pas le pouvoir de décider tout seul, qu’il n’est que directeur d’une agence locale de la banque, pas responsable de l’attribution des crédits. Que ce genre de choses se discute au siège et non ici, mais Arlette n’en démord pas. C’est quand même lui qui donne un préavis, favorable ou non. Et ce n’est pas en faisant croire qu’il travaille pour le bien commun ou en parrainant le club de foot de Sangale qu’il en deviendra respectable. Ce n’est que de la poudre aux yeux. Jamais elle ne votera pour lui. Car heureusement, on a encore la possibilité de s’exprimer et le droit de choisir les personnes qu’on veut élire. Alors que pour le reste, pour ceux qui veulent acheter leur logement par exemple, Heger est l’interlocuteur incontournable, à moins de s’adresser à une autre

banque. Mais cela implique qu'il faut au minimum descendre jusqu'à Sanalune et ce n'est pas forcément pratique. On a vite perdu une matinée entre les voyages en train et le temps d'attente. Pour ceux qui, comme Lucy Lavoué-Gergaud, ont une voiture, la décision est plus facile à prendre. Même si cela implique de se mettre Heger à dos. Mais Lucy ne le craint pas.

– Pour le crédit de la voiture de Léo, annonce-t-elle à Bernard, j'ai décidé de m'adresser à une banque en ville. J'ai pris rendez-vous pour me renseigner et comparer leurs conditions.

– Pourquoi ne vas-tu pas à l'agence locale? Au moins c'est sur place.

– J'aime mieux avoir affaire à une grande banque. Il est de toute façon hors de question que je rencontre le gros Heger. Que veux-tu, c'est physique. Tant pis si je paie un quart de pourcent plus cher dans une autre banque.

– Je reconnais qu'il n'a rien d'un jeune premier hollywoodien, mais ce n'est pas ce qu'on lui demande. Je crois qu'il fait assez bien son travail de banquier.

– Moi je ne peux pas discuter avec quelqu'un qui me répugne. Je ne parle même pas de son mauvais goût absolu, comme porter, que dis-je, exhiber une énorme gourmette en or.

– Si tu veux, je peux aller négocier à ta place. Non? Bon, tu fais comme tu veux. Après tout c'est ton argent et c'est ton fils.

– Arrête s'il te plaît, je n'aime pas du tout t'entendre parler ainsi. Quand nous nous sommes mariés, tu savais qu'en prenant la mère tu héritais aussi un peu de l'enfant. On peut tout de même discuter! Déjà que son père n'assume ni son rôle, ni ses responsabilités. C'est toujours moi qui gère tout.

Bernard se dit qu'il vaut mieux ne pas poursuivre une discussion qui menace de tourner au vinaigre. Cela fait longtemps qu'il a compris que Lucy est une femme de tête; c'est aussi pour cette qualité qu'il l'aime et l'admire. Bien qu'elle s'en défende, elle préfère prendre les décisions elle-même et assumer ses choix. Elle a dû apprendre ces choses à travers son métier. Quand on passe des heures à se battre pour trouver un emploi à des jeunes qui sortent de l'école sans qualification, ça forge une personnalité. C'est pourquoi Bernard pense qu'elle pourrait s'entendre avec Heger qui a, lui aussi, un caractère fort. Un peu emporté parfois, mais il n'a jamais été impoli avec lui. Il faut dire que sa petite usine de jouets tourne bien. Ses comptes sont bons et il n'a eu aucune difficulté à obtenir un crédit pour la réfection du toit. Évidemment, ce n'est pas le cas de tout le monde. Il doit bien reconnaître qu'Heger est un fouineur. Bernard a dû produire toute la comptabilité des trois dernières années. Tout ça pour une somme finalement assez modeste, cinquante mille francs. On raconte qu'il est en-

core plus tatillon avec les salariés. Évidemment, son attitude n'encourage pas les gens, mais certains font quand même la démarche. Souvent quand ils atteignent la cinquantaine. C'est d'ailleurs un des sujets de conversation de la rencontre annuelle des contemporains.

– Et toi, tu ne veux pas acheter la maison de la poste, demanda Sonia Malparty à André Desorts pendant la verrée suivant l'assemblée de la classe mille neuf cent quarante-huit.

– Je me tâte. Ça fait quand même une bonne somme d'argent à sortir.

– Tu pourrais demander un prêt à la banque. Tu as quand même bien quelques économies, non ?

– Oui, mais avec ce qu'ils demandent aujourd'hui si tu n'as pas au moins la moitié de la somme, ils ne te prêtent rien ou alors à un taux astronomique.

– En achetant ton logement, tu t'assures au moins un toit pour la retraite. C'est un investissement à long terme que tu as le temps de rembourser pendant que tu travailles encore. Joseph et moi y réfléchissons, aussi pour laisser quelque chose à Chris.

– J'en ai parlé avec les enfants parce que ça les concerne aussi. Il me semble qu'il vaut mieux faire les choses dans l'ordre, d'abord rencontrer le notaire et ensuite discuter avec la banque. Ça ne m'enthousiasme pas de me retrouver dans le bureau de monsieur Heger et de devoir négocier avec lui parce qu'il paraît que c'est un coriace. Il veut tout savoir. Je n'aime pas trop parler de mes petites affaires, et encore moins avec quelqu'un que je ne connais pas bien.

– Il est tout de même tenu par le secret professionnel. Fais-moi confiance, comme municipal, il sait très bien combien tu gagnes. Peut-être a-t-il même déjà fait les calculs à ta place. Et comme la saison de la pêche aux voix est ouverte, il va se montrer conciliant. Regarde, même Olivier Forquet qui n'a que trente ans a eu un prêt.

– Je sais, on en a parlé ; il m'a aussi dit qu'il avait dû batailler ferme avec Heger.

Pourtant Olivier sait qu'avec les subventions et l'aide aux paysans de montagne il dispose de toutes les garanties nécessaires pour obtenir un prêt. Heger aussi le sait, mais il a voulu tester la force de caractère d'Olivier qui n'en manque pas puisqu'il a même réussi à convaincre Barbara de l'accompagner.

– Il ne me revient pas du tout ce type, s'exclama Barbara en s'asseyant à une table près de la fenêtre du Café de la Gare.

– À moi non plus, répliqua Olivier. Mais maintenant qu'on est marié, il faut que tu sois au courant des affaires financières.

Olivier fait partie de cette jeune génération qui ne considère plus que c'est à l'homme de s'occuper de l'argent et à la femme de travailler à la maison, même si en matière de ménage il ne met pas souvent la main à la pâte. En réalité, il veut surtout se décharger de la paperasserie. Barbara ayant fait l'école d'agriculture, elle est parfaitement capable de gérer les questions de sous. Mais pour discuter avec la banque, mieux vaut qu'il soit présent. Et puis, Heger serait capable de la baratiner.

– Tu crois qu'il va faire avancer notre dossier, demanda Barbara. Je n'arrive pas à savoir ce qu'il pense. Ce type cache son jeu.

– Ça m'a l'air en bonne voie. En tout cas, il ne nous a pas parlé comme à des gamins. C'est déjà un bon début.

– De toute façon, il ne prend pas un grand risque.

– Alors les jeunes mariés, claironna Maryline Baloche, on est descendu faire une balade au village?

– Pas vraiment une promenade de santé. Plutôt une expédition au pays du mercantilisme, répliqua Barbara.

– Nous avons rendez-vous à la banque, précisa Olivier.

– Quoi? À peine mariés et vous voulez déjà vous mettre dans les dettes! s'exclama Maryline.

– Sers-nous plutôt deux cafés, on en a bien besoin pour voir un peu plus clair.

– Si c'est à ce point, alors il vous faut un cognac!

– Non, mais ça ne va pas, s'indigna Barbara, à cette heure!

– Allez, je rigole! C'est parti pour deux cafés.

Olivier aurait pu expliquer à Maryline qu'à la montagne, les cultures ne sont pas aussi rentables qu'en plaine, qu'il vaut mieux prendre des génisses en pension et que pour cela, il faut des pâturages où elles peuvent brouter et une grande écurie pour les héberger. Donc s'ils veulent pouvoir vivre de leur travail de paysan, cela implique un certain investissement. Il doutait que Maryline saisisse l'importance de la décision qu'ils étaient en train de prendre, mais intuitivement elle avait touché juste, s'endetter les inquiétait.

– Quelle tête vous faites, s'exclama Maryline en revenant avec le plateau. Allez, je vous ai mis deux chocolats. Il paraît que c'est plein de magnésium et que c'est bon pour le moral! On dirait qu'il vous a bouffé tout cru le monsieur Heger. Je sais que beaucoup de gens ne l'aiment pas, pourtant il n'est pas méchant, même si ses gags ne sont pas toujours très fins.

Et Maryline en connaît des goujats. Le salaire d'une serveuse n'ayant rien d'extraordinaire, elle se dit qu'elle a intérêt à profiter de la générosité des clients. L'équation est simple: un client content est un client généreux. Ce genre de réflexion a le don de mettre hors de lui Jean Croisille qui passe, lui aussi, assez souvent au Café.

– Vous ne devez pas tolérer que l'on soit malpoli avec vous, déclara-t-il à Maryline. C'est une question de respect, de dignité humaine.

– Je sais très bien mettre les limites, merci. Les clients aussi d'ailleurs.

– Est-ce que cela signifie qu'on peut vous dire des insanités sans que vous réagissiez ?

– D'abord qu'est-ce que vous entendez au juste par insanité ? Si un type un peu bourré me dit « toi ma jolie, je te réchaufferais bien », que voulez-vous que je lui réponde ? Pauvre con, peut-être ?

– Une telle agression verbale est très dégradante pour vous.

– Il me dit juste que je lui plais !

– Vous jouez avec les mots, s'indigna Jean.

– Sur quelle planète vivez-vous ? Pourquoi croyez-vous que le patron m'a engagée ? Pour mes diplômes ? Mais non, voyons ! N'importe quelle fille sait faire un café et tenir un plateau à peu près droit. S'il m'a choisie moi, c'est parce que je suis ni trop moche, ni trop bégueule.

– Il vous utilise comme appât pour les clients ; c'est ignoble !

– Oh, il y a pire ! Ici au moins, je ne suis pas obligée de travailler en décolleté et minijupe au ras des fesses.

– Il manquerait plus que ça !

– Vous qui êtes un homme, vous devriez comprendre pourquoi un client préfère se faire servir par une fille souriante plutôt que par une nana qui lui jette son café sur la table.

– Vous valez mieux que ce que cette bande d'ivrognes pense de vous.

– La plupart des clients sont parfaitement corrects. Vous, par exemple, Desorts le jardinier, Magnan le chauffeur du bus, Heger le banquier.

– Celui-là, commença Jean.

– Oui, lui aussi, rétorqua Maryline sans le laisser terminer. Il est même assez généreux.

En tout cas plus que toi, mon coco, pensa-t-elle. Et il ne me fait pas la morale toutes les deux fois qu'il vient.

– Alors il a quelque chose en tête.

– C'est vous qui avez l'esprit tordu aujourd'hui, s'exclama-t-elle en riant. Allez, il faut que je me mette au boulot, sinon les tables ne seront pas prêtes pour midi.

Jean Croisille paya son café-crème et se sentit soudain gêné, ne sachant plus trop quelle somme laisser sur la table. Tout en vidant le lave-vaisselle, Maryline l'observait du coin de l'œil. Comme d'habitude, elle souriait. Jean enfila son manteau, la salua et sortit. Sur le perron, il respira profondément et remarqua que son souffle dégageait une vapeur blanche. Malgré un soleil généreux, la température extérieure devait être en dessous de zéro degré. En entendant le train siffler à la sortie des gorges, il jeta un œil à la pendule : onze heures dix. Les journaux étrangers allaient arriver. Il

traversa la place de la Gare pour se rendre au kiosque. La neige crissait sous ses pas. Une belle journée d'hiver. Après l'atmosphère enfumée du Café de la Gare, quel bonheur de sentir cet air sec et frais donnant la sensation de respirer la pureté. En passant sous l'auvent, il consulta le thermomètre. Moins cinq degrés. À l'abri certes, mais à l'ombre. Ayant échangé les propos usuels sur le temps, le froid et la neige avec la vendeuse, il remonta l'avenue de la Gare pour rentrer à la cure. En longeant les grandes usines, il songea que le panneau «à vendre» commençait à se défraîchir. Cela ne devait guère encourager les investisseurs potentiels. On y voyait la marque de l'usure, laissant supposer des locaux vides depuis un certain temps. Qui investirait dans de telles surfaces? Bien que ce soit beaucoup moins cher, les entreprises rechignent à s'installer ici. Les familles hésitent, elles aussi, à déménager. À croire qu'il faut être un peu fou pour envisager de vivre à la montagne. Pourtant, ceux qui ont fait le pas, le grand saut, entendaient-ou parfois, ne le regrettent pas.

En tout cas pas lui, alors qu'il vient des bords du lac. Que n'a-t-il entendu! Qu'il y a encore des loups au Village – parfait, il pourra les observer; que les gens sont des rustres – pas plus qu'à Sanalune madame; que c'est trou – difficile à concevoir au sommet d'une montagne; que la vie culturelle est inexistante – il y a un cinéma, une bibliothèque, une troupe de danse, une autre de théâtre, et même un musée! Sans parler des sociétés locales. La preuve? Jean est membre du club de bridge. Ils se réunissent une fois par semaine, même pendant les vacances. Il y a toujours assez de personnes présentes pour disputer un tournoi. Signalons encore l'hôpital, avec ses médecins jeunes et dynamiques. Les dernières recrues ont même décidé de s'installer sur place et ont acheté une maison. En effet, Marie Mège et Rodolphe Triolet sont tombés amoureux de la région. Ils y ont trouvé une qualité de vie que peut-être seuls les citadins peuvent apprécier. Pour rien au monde ils n'échangeraient leur situation avec celle de certains collègues gagnant sûrement mieux leur vie au Centre Hospitalier Universitaire, mais ayant aussi des frais beaucoup plus importants. En phase avec l'air du temps, Marie et Rodolphe ont été séduits par le côté industriel de la région. Comme on y trouve des logements vastes à des prix très abordables, c'est tout naturellement que, cherchant un logement, ils se sont intéressés à une ancienne fabrique de carton. Cumulant deux salaires, il ne leur a pas été difficile d'obtenir un prêt pour l'achat et les transformations de leur futur loft. Pour jouer la carte de la région, ils se sont adressés à l'agence locale de la banque pour ouvrir un compte de construction.

Bien que cette démarche allât de soi, elle fut difficile à gérer émotionnellement. Rodolphe trouva le banquier obséquieux. Heger était personnellement venu les chercher dans la pièce où ils attendaient et les avait ensuite accompagnés jusqu'à la porte. Marie eut le sentiment qu'il n'aurait

pas les mêmes égards pour le vieux monsieur qui patientait dans le couloir. Une manière de marquer les rapports de force peut-être. Heger devait être du genre à jauger les gens en fonction de l'épaisseur de leur porte-monnaie et à les considérer principalement selon ce critère-là. Cela ne pouvait que révolter le médecin qui soigne ses patients sans faire de distinction sociale. Pour elle, celui qui se casse une jambe a droit au même nombre de radios et au même type de plâtre, qu'il soit en chambre commune ou en chambre individuelle, qu'il soit jeune ou vieux, qu'il soit athée ou croyant. Ses malades l'ont bien compris et l'apprécient pour son amabilité naturelle. Les choses et les gestes simples la touchent beaucoup, comme ce paysan qui lui avait apporté des œufs de ses poules. Marie et Rodolphe les ont dégustés le soir même en omelette. Ou ce bouquet d'iris discrètement déposé par le jardinier communal. Pendant plus d'une semaine, il a égayé la réception et fait l'admiration des patients, les distrayant peut-être un instant de leur morosité ou de leurs douleurs physiques.

– Est-ce que tu crois que tous les banquiers sont comme cet Heger, demanda Marie à Rodolphe.

– Je ne n'ai pas d'expérience dans ce domaine, car moins j'ai affaire à eux, mieux je me porte. L'idéal serait d'avoir suffisamment d'argent pour ne pas devoir emprunter. Je n'apprécie guère d'être tributaire d'un type comme lui et il me déplait profondément d'être assimilé à son cercle de petits copains, pardon, de bons clients. Je n'aime pas l'idée qu'il nous saluera d'un air entendu quand il nous croquera au Village. Peut-être même s'arrêtera-t-il pour échanger quelques mots, profitant de s'afficher en compagnie du couple de médecins.

– Si je ne te connaissais pas, je dirais que tu as un ego surdimensionné ou que tu souffres d'une forme aiguë de paranoïa, déclara Marie qui partageait cependant son sentiment.

– Je préfère choisir les gens avec lesquels je discute plutôt que de subir des propos propagandistes que je n'ai pas sollicités.

Rodolphe n'est pas le seul à s'irriter de l'attitude ostentatoire de Jacques Heger. Son assiduité à toutes les manifestations locales est notoire. Au marché d'été, il s'arrête à tous les stands avant de s'attabler devant le Café du Centre. Au match de foot, il commente le jeu depuis le bord du terrain. À l'inauguration du nouveau téléski, il pose en compagnie du député. Au Petit Musée, il vient pour le vernissage. On le voit même au repas de midi de la vente de paroisse.

– Il se montre, mais il ne faut pas compter sur lui pour mettre la main à la pâte, expliqua Sébastien Dayan, le président du conseil de paroisse.

– Cependant il soutient notre action par sa présence, lui fit remarquer Jean Croisille. Tant de gens ne prennent même pas la peine de se déplacer.

– Vous êtes trop jeune pour avoir connu l'époque où les paroissiens s'engageaient vraiment dans l'église. Sa mère a été présidente du conseil avant moi. Une femme remarquable, bien plus que son mari dont Heger semble malheureusement avoir hérité. Elle était très dévouée, toujours disponible pour préparer des pâtisseries, beurrer les sandwichs. Ah, les ventes de paroisse, c'était quelque chose quand madame Heger mère s'occupait!

– Lui-même a été marié, non, s'enquit Jean Croisille. D'après ce que l'on m'a raconté, sa femme est morte.

– Oui, il y a une dizaine d'année. Comme ils n'ont pas eu d'enfant, c'est lui qui a hérité de tout. Et de l'argent, elle en avait, je peux vous le dire.

– Est-ce qu'elle était belle, demanda Jean qui cherchait une autre explication que des raisons bassement financières.

– Antoinette? Ni moche, ni jolie. Plutôt du genre insignifiant. Pas mon genre en tout cas!

– Alors vous pensez qu'il l'a épousée pour sa fortune?

– Ça ne m'étonnerait pas de lui. Il est assez tordu et intéressé pour en être capable.

– Elle devait cependant avoir d'autres prétendants.

– Oui et non. Disons que plusieurs d'entre eux ont été échaudé par Croizat, le père d'Antoinette, un spécial, celui-là. J'imagine qu'ils ont dû monter quelques combines ensemble. Heger devait tenir son futur beau-père, parce qu'il ne lui a pas refusé sa fille comme il l'avait fait avec tant d'autres.

– Il était préférable que le linge sale se lave en famille, si je vous suis bien.

– Ecoutez, la demoiselle a eu quelques soupirants qui représentaient un parti tout à fait honorable, tant pour son père que pour elle, y compris du point de vue strictement pécuniaire. Tenez, le fils du célèbre chocolatier de Châtelune, par exemple. Ils possèdent un chalet à Sessarles où ils passent presque toutes leurs vacances, en famille. Les jeunes se rencontraient au dancing de l'Hôtel.

– Le père Croizat laissait sa fille sortir? Il n'était donc pas aussi tyrannique qu'on le dit!

– Je ne sais pas s'il approuvait, mais Antoinette avait du caractère et elle finissait toujours par faire exactement ce qu'elle avait décidé.

– Sauf pour se marier, fit remarquer Jean.

– En effet, sur ce point, le vieux était intransigeant. Je pense qu'elle connaissait suffisamment les limites pour ne pas risquer de perdre son petit confort. Quoiqu'il en soit, Croizat a toujours refusé de la lâcher jusqu'à ce qu'Heger croise sa route.

– Qu'est-ce qui a bien pu le décider à donner son accord?

– Allez savoir! Comme il est mort moins d'un an après leur mariage, il n'y a aujourd'hui qu'Heger qui puisse répondre à cette question. À l'époque, tout le monde a pensé qu'ils divorceraient rapidement après la disparition du père. Eh bien non, ils sont restés ensemble!

– C'est bien la preuve qu'elle l'aimait! Car enfin, Heger doit bien avoir quelques qualités cachées!

– Alors elles sont bien enfouies!

Antoinette a dû creuser profondément pour les trouver, se dit Sébastien qui a toujours trouvé cette union étrange, presque contre-nature. Comment un type aussi peu gâté par la nature et doté d'un caractère aussi emporté, a-t-il pu séduire une femme. Peut-être Antoinette a-t-elle vu dans ce mariage la possibilité de se libérer de la tutelle paternelle. Il est vrai qu'elle aimait trop l'argent pour se fâcher avec son père. Mais de là à épouser Heger... Non, il doit y avoir autre chose. Du point de vue d'Heger, la chose se comprend aisément. En épousant cette fille unique, il mettait la main sur le magot et pouvait s'assurer une retraite confortable. Bien sûr, il ne fallait pas qu'Antoinette dépense tout, ce qui était un réel péril, car elle aimait beaucoup faire les magasins. C'était peut-être sa seule distraction. Trois ou quatre fois par année, elle descendait à Sanalune avec son père qui avait des affaires à régler au siège de la banque cantonale. Ils se garaient près de l'immense statue en pierre représentant une femme à moitié nue allongée sur le côté. Antoinette avait alors deux heures pour dévaliser les boutiques de la rue commerçante. Elle ne s'en privait pas et revenait les bras chargés. Le père ouvrait la porte arrière pour que la fille dépose ses paquets sur la banquette.

– Antoinette portait toujours des chaussures italiennes très coûteuses et des vêtements de marque, dit Elisabeth à Marcel Tourranchet. Mais son père ne lui donnait pas d'argent de poche. C'est sa mère qui lui glissait quelque chose quand on sortait, en cachette, probablement.

– Elle vous payait des pots?

– Oui, elle n'était pas radine, au contraire. Elle ne regardait jamais à la dépense et l'argent filait vite. Le mariage ne l'a pas calmée, car elle craignait moins son mari que son père.

– Le pauvre Heger, il devait être mort de trouille qu'elle claque tout!

– Elle voulait gérer son argent elle-même. Enfin, quand je dis gérer, il faut comprendre dilapider. On raconte qu'il a rapidement pris plusieurs mesures pour mettre la dot à l'abri.

– Je te rappelle qu'à l'époque, le mari était légalement l'administrateur des biens de sa femme. Celle-ci ne pouvait pas engager de grosses sommes d'argent sans l'accord de Monsieur. J'imagine que ça ne devait pas lui plaire, à elle.

– C'est peut-être une des raisons de sa mort.

– Insinuerais-tu qu'il l'a tuée ?

– Pas de ses mains, non, mais par ses actes et ses paroles, sûrement.

On ne peut rien prouver, mais le terrorisme psychologique existe et c'est parfois pire que la violence physique.

– Ce sont des racontars, s'emporta Marcel. Les gens ont des langues de vipère. J'en sais quelque chose. Avec tout ce qu'on m'a mis sur le dos et que je n'ai pas fait. C'est peut-être pareil pour Heger. Si tu veux mon avis, les gens sont jaloux.

Marcel Tourranchet n'a cependant aucune peine à imaginer les magouilles qu'il a dû faire avec l'argent de sa femme. Il le connaît de longue date et il est très bien placé pour savoir que c'est un margoulin. Heger ne lui a-t-il pas proposé quelques coups en bourse et dans l'immobilier ; c'est qu'il a du flair en plus, le renard. Marcel n'en a jamais parlé à Elisabeth. Il est des choses qu'il préfère ne pas divulguer. Ses anciennes connivences avec Heger en font partie. Leur entente dépassait largement la relation professionnelle de banquier à client. Ainsi, lors de l'inauguration des nouveaux locaux de la banque, Heger l'avait naturellement invité à l'apéritif, puis ils avaient mangé ensemble et discuté tard dans la nuit. Marcel sortait à peine de son divorce et ne n'avait pas encore rencontré Elisabeth. S'il l'avait connue, il n'aurait pas croisé le regard bleu Klein de Gabrielle Latinier. Elle était là en tant que journaliste. Heger les avait présentés l'une comme sa contemporaine, l'autre comme un très bon client, mais surtout comme un artiste. Artisan, avait rectifié Marcel. Heger avait alors suggéré à Gabrielle de faire un reportage sur l'atelier de Marcel. La conversation avait porté sur les difficultés de l'indépendant.

– Heger est un homme de terrain, dit Marcel, à l'écoute des gens. Il sait exactement ce qu'il se veut et ce qu'il faut pour ses clients.

– Oui, doublé d'un sens des affaires très développé, d'après ce que je me suis laissé dire par ici, répliqua Gabrielle.

– N'écoutez pas ces histoires. Moi je vous dis qu'on peut compter sur lui. Il ne travaille pas à nous mettre la tête sous l'eau, au contraire.

– Il faut juste arriver à s'entendre avec lui, avança Gabrielle.

– Il a un caractère bien trempé, reconnut Marcel, ce qui n'est pas pour me déplaire. Quand on discute avec lui, on sait à quoi s'en tenir. Il n'est pas du genre à tourner autour du pot et appelle un chat un chat.

– Parfois, il s'emporte pour des futilités et il faut reconnaître que ça le dessert. Il devrait arrondir un peu les angles.

– On ne peut pas plaire à tout le monde.

– Non, bien sûr, mais quand on veut faire de la politique, mieux vaut savoir se maîtriser et acquérir quelques principes de diplomatie.

– Je le crois assez solide pour retomber sur ses pattes et suffisamment déterminé pour s'imposer. On trouve toujours quelque chose à reprocher à quelqu'un. Chez lui, ça pourrait être son attitude cynique.

– Sardonique, même, suggéra Gabrielle. Cela pourrait passer pour de la provocation.

– Disons plutôt qu'il aime la confrontation.

L'attitude d'Heger a le don d'excéder certaines personnes dont Christophe Magnan. Mais il n'ose pas l'affronter directement, craignant non seulement un éclat en pleine rue, mais encore de ne pas parvenir à se contrôler face à un tel bouledogue.

– Comment voulez-vous que je tourne avec le bus, s'énerva Christophe Magnan. Il stationne toujours là. Non mais ! Il se croit partout chez lui. Il prend toute la place, aussi bien verbalement que physiquement.

– Calmez-vous, répliqua Sébastien Dayan, le gendarme. Je vais mettre un papillon sur son pare-brise.

– Cela ne servira à rien, il n'en fait qu'à sa tête. Ah, si au moins il pouvait se coller contre le mur !

– S'il se colle contre le mur, il ne peut plus sortir de sa voiture, fit remarquer Sébastien.

– Ce n'est pas mon problème. Il n'a qu'à se parquer deux mètres plus loin. Il ne va pas mourir pour deux mètres de plus.

– Deux mètres à l'aller, deux mètres au retour. Vous voulez le forcer à faire quatre mètres de plus par jour !

– Un peu d'exercice aurait une influence bénéfique sur sa santé. Voyez, je me soucie même de sa petite personne.

– À quatre mètres par jour ouvrable, ça doit bien faire un kilomètre supplémentaire à parcourir chaque année ! Sans parler de l'usure de ses semelles.

– S'il n'y a que ça je veux bien lui payer une paire de baskets, moi. Elles me coûteront toujours moins cher que les calmants que je vais bientôt devoir aller chercher à la pharmacie.

– Vous le voyez en baskets, s'exclama Sébastien imaginant mal une scène aussi incongrue.

– Trêve de plaisanterie. J'ai réfléchi au problème et j'aimerais savoir s'il est possible de mettre des croix jaunes à cet endroit. Puisqu'il ne semble pas considérer l'empiétement sur le terrain public comme une infraction, peut-être comprendra-t-il mieux ainsi.

– Il faut que j'en réfère à la hiérarchie. Je vous donnerai des nouvelles dès que possible.

– Ça va encore prendre des mois, soupira Christophe. Pendant ce temps, il continuera de se garer ici.

— Je vois bien qu'il ne faudrait pas grand-chose pour régler ce différent, mais j'admets qu'avec Heger, un petit peu, c'est déjà trop. Je ne peux que vous engager à attendre une prise de position municipale.

— Ma patience a des limites qui s'appellent mes nerfs. Et là, j'en suis au point où je ne répondrai bientôt plus de mes réactions.

Heger n'étant pas particulièrement réputé pour son flegme, cela promet une belle empoignade. Tout le monde craint les colères noires d'Heger, sauf peut-être sa secrétaire. Elle a fini par s'habituer à ses emportements verbaux, plus fréquents à mesure qu'approchent les élections. Dans les magasins, il terrorise les vendeuses pourtant formées à garder leur calme face au client mécontent. Dès qu'il franchit la porte automatique, un malaise se diffuse entre les rayons. Certaines employées pâlisent, d'autres jouent au chat et à la souris entre les gondoles, quelques-unes se replient même dans la zone interdite au public.